

Commentaire :

Situation : Placé en premier, ce *ricordo*, absent des versions précédentes (notamment de la rédaction B : 1525-27), correspond à la décision de la part de Guicciardini de placer les *Ricordi* sous le signe d'événements particulièrement dramatiques pour Florence qui ont causé sa chute à titre individuel, la confiscation de ses biens et son exil : le renversement des alliances – en l'occurrence, l'alliance entre le Pape et l'Empereur –, le siège de Florence par les troupes impériales et le retour des Médicis (voir Palumbo, *Introduzione*, p. XII).

Le *ricordo* est centré sur le siège de Florence (octobre 1529 - août 1530) et l'efficacité persistante de la prophétie savonarolienne (réactivée par les sermons du savonarolien fra Zaccaria da Treviso), au-delà de la mort du prophète (Savonarole a été supplicié en 1498), qui ont été néanmoins infirmés par le dénouement : la reddition de la ville, la chute de la république le 10 août 1530 (*Storia d'Italia*) et le retour des Médicis. Mais justement, Guicciardini ne les évoque pas.

Au-delà des hypothèses sur la datation de la rédaction du *ricordo* (qui serait donc contemporain du siège, alors qu'un autre *ricordo*, le C.171, évoque la république florentine au passé), Jean-Louis Fournel voit là le signe d'une œuvre ouverte, où le temps politique est suspendu. Je dirais : suspendu à la vicissitude des « choses du monde » soumises à la fortune (« a mille casi et accidenti »).

Thème : L'attitude des Florentins lors du siège de Florence confirme la vérité de la formule : « Celui qui a la foi accomplit de grandes choses ». Tout comme elle confirme le proverbe : la fortune sourit aux audacieux, « Audaces fortuna juvat », dans le *ricordo* C.136 (les fous et les sages ; Saint Paul).

Thèse : « On dit à juste titre que “Celui qui a la foi accomplit de grandes choses » (fin 1. partie). Autre formulation possible : l'adage pieux est démontré (CQFD).

Méthode : Je suis d'accord avec l'interprétation de Palumbo : « Le cas de la cité assiégée est ~~devenue~~ une question logique. Guicciardini transforme la circonstance de la chronique en un problème à analyser et à comprendre ». (Palumbo, *Commento*, p. 7).

D'où la **Composition** en 2 temps :

- 1) Démonstration de la justesse de la formule évangélique paraphrasée de Marc ;
- 2) Conclusion par un très grand exemple contemporain : celui du siège de Florence qui vient étayer la thèse énoncée précédemment.

Problème : Le statut de l'exemple.

Si l'on se place dans une perspective rhétorique classique, il me semble que dans ce *ricordo*, Guicciardini est bien dans les cadres de la rhétorique aristotélicienne.

Voir Aristote, *Rhétorique*, I, 1, 1355 a 5 : « La démonstration rhétorique est l'enthymème », qui porte sur le vraisemblable. Rh. I, 2 : Déduction (enthymème) et induction (exemple). Rh. II, 20-24 : L'exemple et l'enthymème sont des moyens de persuasion communs à toutes les démonstrations (la maxime étant une partie d'enthymème). II, 20 : L'exemple. « Il faut se servir des exemples, quand on ne dispose pas d'enthymèmes, comme de démonstrations (car alors l'adhésion [*pistis*] passe par eux), **mais** si l'on a des enthymèmes, on usera de exemples comme de témoignages, en leur faisant jouer le rôle de conclusion (*epilogos*) des enthymèmes... Si on les met en conclusion, ils passent pour des **témoignages** ; or le témoin est persuasif dans tous les cas » (1393 b 10). Rh. II, 21 : La maxime (*gnomè*) est une assertion portant sur le général, sur tout ce qui est du domaine de l'action et des choix, positifs et négatifs, en matière d'action (Rh. II, 21). Les maximes sont soit conformes à l'opinion, soit paradoxales, et dans ce cas, elles comportent un commentaire (*epilogos*). « Demandent une justification (*apodeixis*) toutes celles qui énoncent quelque chose de paradoxal ou de discuté » (II, 21, 1394 b 5). « Une fois ajoutés la cause et le pourquoi, l'ensemble forme un enthymème » (II, 21, 1494 a 30).

Si l'on se place dans la perspective de « la politique de l'expérience », c'est le caractère totalement inédit de la résistance des Florentins et de la temporalité dont elle témoigne qui est central. De fait, la suite des événements infirme totalement la maxime, remplaçant la *fortuna* aux commandes.

Commentaire :

1) **Démonstration** de la justesse de la formule évangélique paraphrasée de Marc et **généralisation** de la formule : « Quello che dicono le persone spirituali... Si dice meritamente ».

Démonstration rhétorique sous forme de déduction.

Étapes :

- Cause de l'énoncé : la foi produit l'obstination.
- Définition de la foi : croyance ferme et presque certitude ce qui ne relève pas de la raison et ce qui en relève (avec plus de résolution que ne le permettent les arguments). Remarquer la distinction entre « foi » et « espérance ». La foi croit indépendamment de la raison, mais aussi au-delà de ce que l'on peut (raisonnablement) espérer. Bref, en dehors de toute logique.
- Déduction du rapport entre foi et obstination, avec la précision sur l'objet de l'obstination (l'objet de la croyance), et de l'attitude induite : intrépidité et résolution actives (au mépris des difficultés et des dangers) et passives (en supportant toutes les extrémités).
- Conclusion en deux propositions : a) Les choses du monde étant soumises au hasard, il peut arriver de mille manières et dans le temps long, une aide inespérée [des circonstances] à celui qui a persévéré dans l'obstination. b) Celle-ci venant de la foi, on dit à juste titre : « Celui qui a la foi accomplit de grandes choses ». CQFD.

Question : Est-ce un syllogisme (dialectique) ? Ça y ressemble, mais c'est probablement un enthymème.

Remarque : Le caractère très aléatoire de l'aide inespérée, compte tenu de la marche aléatoire des « choses du monde ».

2) Conclusion par un très grand exemple contemporain qui a donc le statut de témoignage : celui du siège de Florence qui vient étayer la thèse, déjà démontrée (car « on ne juge pas par les exemples »... mais par la loi), en deux temps : un récit, une conclusion.

Récit : très longue période qui déploie les **circonstances** dans lesquelles s'est déployée l'obstination des Florentins, sur la base de la **proposition causale** : « la foi produit l'obstination ».

JL : Exemple de guerre.

- La foi d'abord, c'est (positivement) l'attente d'un nouveau renversement d'alliance, « contro a ogni ragione del mondo ». Il y a pourtant un raisonnement logique à l'œuvre : c'est déjà arrivé précédemment ; donc pourquoi pas à nouveau ?

- L'obstination qui en résulte, c'est (négativement), contre toute espérance d'aide extérieure, désunis entre eux et avec mille difficulté... Quoi ? D'avoir résisté sur les murs aux armées, a) en défiant tous les pronostics, tout ce que l'on aurait cru – avec le jeu sur « 7 mois » / « 7 jours » ; b) en menant les choses au point de renverser le faire-croire, l'opinion sur leurs chances de victoire. Toute est donc question de croire et de faire-croire.

Conclusion de Guicciardini : Répétition de la conclusion de la première partie : la foi produit l'obstination, mais maintenant avec précision sur l'objet de la foi : ne pas pouvoir périr, conformément aux prédictions de Savonarole. On est passé à la fois du général au singulier et à une causalité supérieure : la prophétie.

1. Nous sommes probablement en présence du topos de l'*historia magistra*, ou au « postulat de l'uniformité », mais aussi et surtout, à l'émergence des conséquences du cercle fatal cher à bien des positions de l'aristotélisme plus ou moins radical condamné à Paris en 1277 ; positions autant physiques qu'astrologiques : “quod naturalis philosophus debet negare simpliciter mundi novitatem [...] ; quod mundus est eternus, quantum ad omnes species in eo contentas [...] ; quod tempus est eternum, et motus, et materia, et agens, et suscipiens”. Ce sont, on le sait, certaines des propositions condamnées le 7 mars 1277 par l'évêque de Paris. [...] “Ces philosophes – disait Machiavel – qui ont voulu que le monde ait été éternel [*Discorsi*, III, 43]”.
2. « La vérité n'est pas fille du temps [autre proverbe], autrement dit, elle n'est pas le fruit conquis par une recherche pénible ; c'est la réalité toujours égale à elle-même, à laquelle on arraché le masque du temps ». *Ibid.*, p. 5.
3. La conclusion selon laquelle les temps anciens sont souvent plus loués qu'il ne devraient l'être est très vraie, et les raisons sont bien considérées par l'auteur ; on pourrait en ajouter quelques autres, mais je les laisse de côté. Je ne suis cependant pas d'accord avec lui quand il dit qu'il y eut toujours dans le monde autant de bien à une époque qu'à une autre, bien que cela ne soit pas dans les mêmes lieux. [...] Certaines époques ont vu le monde rempli de guerres, d'autres ont connu la paix et en ont joui ; dans cette variation des arts, de la religion, des mouvements des choses humaines, il n'est pas étonnant qu'aient varié aussi les mœurs des hommes qui, souvent, prennent leur mouvement de leur institution, des occasions, de la nécessité. La conclusion selon laquelle les temps anciens ne doivent pas toujours être préférés aux temps nouveaux est donc vraie, mais il n'est en revanche pas vrai que l'on puisse nier qu'une époque est parfois plus corrompue ou plus vertueuse que les autres (Guichardin, *Considérations à propos des Discours de Machiavel*, « Au sujet du préambule du second livre », trad. Lucie de Los Santos, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 116).
4. Prenons une cité ou un pays ordonné à la vie politique par quelque homme excellent et un temps qui, du fait de la *virtù* de ce législateur, va toujours vers le mieux. Celui qui naît alors dans un tel état et qui loue plus les temps anciens que les modernes, se trompe ; et son erreur est causée par ce que l'on a déjà dit. Mais ceux qui naissent, dans cette cité ou ce pays, après qu'est advenu le temps qui la fait descendre vers sa partie la plus sombre, alors il ne se trompent pas (Machiavel, *Discorsi*, éd. C. Vivanti, Torino, Einaudi, 2000, l. II, proemio, p. 134).
5. Celui qui considère les choses présentes et les anciennes comprend facilement que dans toutes les cités et dans tous les peuples il y a les mêmes désirs et les mêmes humeurs, et qu'ils y ont toujours été. De sorte qu'il est facile, pour celui qui s'applique à examiner le passé, de prévoir, dans toute république, le futur, et d'y appliquer les remèdes qu'ont utilisés les Anciens, ou, s'il n'en trouve pas qui aient été utilisés, d'en penser de nouveaux, *pour la similitude des accidents* » (*Discorsi*, I, 39, p. 90).
6. Le futur est qualitativement et ontologiquement différent du passé, ce qui se traduit par le statut logique très particulier des énoncés au futur concernant des faits singuliers (les « futurs contingents » : ils échappent au principe de bivalence selon lequel toute proposition doit nécessairement être ou vraie ou fausse (*De l'interprétation*, 9) ; Aristote justifie cette exception en remarquant que les faits futurs sont « des non-étants, qui peuvent être ou ne pas être ». De même, Aristote estime que l'existence de relations de causalité nous permet d'expliquer des faits (en inférant un événement passé à partir d'un autre plus récent), mais non de les prédire (*Seconds Analytiques* II 12). Ce caractère ouvert du temps tient à l'affirmation par Aristote de la réalité du possible (cf. Puissance) ; il ne rend pas l'avenir entièrement imprévisible, puisqu'il existe des faits universels qui se produisent de façon nécessaire, et donc des affirmations toujours vraies ; et encore des faits qui se produisent « en règle générale » (*hōs epi to polu*) et donc « le plus souvent ». (Pierre Pellegrin, *Le Vocabulaire d'Aristote*, Paris, Ellipses, 2009, p. 101-102).